



« Savoir lire et écrire rend libre. »

Une matinée ordinaire

Il est à peine neuf heures et comme chaque jour, Fouad s'installe au café *Al Amal*, l'espoir. Connaissant ses habitudes, Saïd le serveur lui apporte un crème, un verre d'eau et *Le Matin*, le quotidien en langue française qui ne cache guère son caractère d'organe officiel du palais royal et du gouvernement. Fouad feuillette le journal tout en buvant son café. Il ne s'attarde pas sur la une et ses immuables reportages sur les activités royales. La silhouette du roi est omniprésente. Dans les journaux, à la télévision, dans les commerces, partout le roi est en photo. Au Maroc, le culte de la personnalité est ancré dans les mentalités. Au début de chaque année, à l'occasion des fêtes nationales et des commémorations religieuses, les grandes entreprises et les hommes d'affaires en vue achètent des encarts publicitaires dans les quotidiens et les hebdomadaires afin d'adresser leurs vœux dithyrambiques au monarque et aux membres de la famille royale. Tous les symposiums, toutes les conférences et chaque colloque organisés au Maroc sont placés « sous l'égide et le haut patronage » soit de sa Majesté elle-même, soit de l'un des princes ou des princesses.

Fouad lève les yeux : le patron du café a lui aussi cloué au mur de son établissement un grand portrait du monarque buvant un verre de thé. C'est le prix à payer pour gagner l'amabilité des agents, toujours zélés, du makhzen.

Fouad continue de feuilleter le journal. Il jette un bref regard aux pages internationales. Il ne trouve à lire que des dépêches d'agences de presse, reprises sans aucun commentaire, aucun article de fond et les sujets abordés sont toujours les mêmes : le sempiternel conflit israélo-palestinien, la situation en Irak de l'après Saddam et les attaques contre l'islam.

Fouad saute les pages nationales. Tout le monde connaît la situation économique du pays, nul besoin de ressasser les mêmes chiffres : ceux de la pluviométrie, du montant des transferts effectués par les Marocains résidents à l'étranger et le nombre de touristes ayant visité le royaume au cours de l'année écoulée. A la longue, les lecteurs se lassent. Le journal ne publie jamais les chiffres qui intéressent Fouad. La rédaction du *Matin* occulte volontairement les sujets qui fâchent, ceux qui, une fois évoqués, placent le citoyen devant une bien cruelle réalité. De nombreux Marocains demeurent analphabètes ; le pays croule sous le poids de la dette ; la situation économique reste dépendante des aléas climatiques et le chômage endémique n'épargne aucune classe d'âge.

Fouad lit *Le Matin*, chaque matin, pour deux raisons : les offres d'emploi et les pages sport. Il s'attarde un long moment sur la rubrique des annonces classées, recherchant un poste à pourvoir en adéquation avec sa formation. Aujourd'hui comme hier, comme la semaine dernière et les mois précédents, aucune proposition ne retient son attention. Ce n'est donc pas aujourd'hui que cessera son ennui. A vrai dire, Fouad a perdu tout espoir de trouver un emploi. Cinq années se sont déjà écoulées depuis l'obtention de sa licence en histoire de l'art. Le pays forme des ingénieurs, des avocats, des médecins et accessoirement des chercheurs tandis que les entreprises embauchent des ouvriers, des commerciaux et des téléopérateurs.

Il y a quelque temps déjà, Fouad avait postulé pour un poste d'assistant à l'université. Il n'a jamais obtenu de réponse. Il s'était également présenté au centre culturel français où il espérait obtenir un travail. Le responsable avait promis de le rappeler dès qu'il aurait un poste pour lui. Fouad attend toujours.



« Savoir lire et écrire rend libre. »

Las de devoir dépendre financièrement de ses parents, de devoir vivre chez eux, de ne pas pouvoir inviter à sa guise ses amis, d'accepter de partager sa chambre avec ses frères et ses soeurs, ne disposant guère d'espace d'intimité, et de passer à table tous les jours aux mêmes heures, même quand l'appétit n'est pas au rendez-vous, Fouad a accepté de travailler dans un centre d'appels.

L'expérience a duré une semaine. Il a passé l'entretien d'embauche sans embûches. Le recruteur avait été séduit par sa maîtrise de la langue française, principal critère pour décrocher le poste convoité. Quand il y repense, Fouad sourit et se dit :

_ Le Maroc est un pays de fous !

Le travail de Fouad consistait à répondre au téléphone. Chaque opérateur recevait en moyenne une bonne centaine d'appels par jour. La société qui l'avait recruté était une filiale d'une banque française qui, comme beaucoup d'autres, avait délocalisé son centre d'appels. Les personnes à l'autre bout du fil habitaient Troyes, La Rochelle, Besançon, Lille, Nîmes ou encore Paris ou Marseille. Elles ne se doutaient pas un instant qu'elles étaient en ligne avec des employés qui se trouvaient de l'autre côté de la Méditerranée. D'ailleurs Fouad et tous ses collègues avaient reçu comme instruction de la part de leurs responsables de ne jamais transmettre cette information aux clients. Ces derniers devaient être convaincus de parler avec des télé-opérateurs français ou en tout cas se trouvant quelque part dans l'hexagone. Pour parfaire cette duperie, chaque employé se présentait avec un prénom français.

« _ Banque 24h/24, Jean, bonjour ! » Voilà comment Fouad répondait au téléphone. Pendant ses huit heures de travail – et parfois bien plus, heures supplémentaires obligent – Fouad devait oublier qui il était. Forcé par son employeur d'usurper une identité et de se la jouer petit Français, il avait le sentiment de se renier. Il a failli partir de suite mais il s'est retenu. Il a accepté de ravalier sa fierté pour pouvoir encaisser son chèque à la fin du mois. Pour s'en convaincre, à chaque appel, avant de décrocher, Fouad se répétait :

_ Théâtre ! Théâtre !

Les acteurs montent sur scène. Fouad faisait pareil ; il jouait un rôle pendant ses heures de travail, revêtant le costume d'un français de son âge. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour ne plus être au chômage ?!

Normalement Fouad devait travailler de sept heures à quinze heures, soit huit heures par jour avec une pause d'une demi-heure pour déjeuner. Jamais Fouad n'a pu prendre sa pause repas. Jamais non plus il n'a pu quitter son poste à quinze heures. Contraint par son supérieur, il restait jusqu'à dix-sept heures minimum. Le dernier jour, il ne quitta l'entreprise qu'à vingt et une heures. Il avait enchaîné plus de douze heures d'appels en provenance de toute la France, répondant avec le sourire aux clients désirant effectuer des opérations sur leurs comptes ou soucieux de connaître l'évolution de leur portefeuille. Chaque jour, Fouad gérait des milliers d'euros, parlait de PEL, de PEA et de Livret de développement durable, lui qui n'a jamais ouvert de compte bancaire à son nom. A la fin de la journée, il était lessivé.

Au bout d'une semaine de travail, il n'a plus donné signe de vie à son employeur. Il est parti sans préavis, sacrifiant les quelques centaines de dirhams qui lui étaient dues. Il a préféré partir plutôt que de devenir un membre de ce qu'il considère être les nouveaux prolétaires du millénaire : les employés du secteur tertiaire.

Fouad regarde sa montre. Elle indique dix heures quarante-cinq et il est toujours attablé au café. Il continue de tourner machinalement les pages du journal. Il cherche la



« Savoir lire et écrire rend libre. »

rubrique sport pour connaître les résultats de la journée du championnat de football qui s'est jouée la veille. Fouad veut s'informer du score obtenu par le Wydad de Casablanca, le WAC pour les fans. Son équipe favorite jouait en déplacement à Tanger, face au club local. Hier Fouad n'a pas pu regarder le match retransmis à la télévision. Une coupure de courant a plongé dans l'obscurité tout le quartier pendant toute l'après-midi et une bonne partie de la soirée.

A la maison, assis dans le salon devant la télévision – écran désespérément noir – Fouad pestait contre l'incurie des responsables de la compagnie d'électricité. Son père était là. Lui aussi aurait bien voulu voir la retransmission de la rencontre. Sur un ton amusé et quelque peu désabusé, il lui dit :

_ Fils, il faut t'estimer heureux. Sous Hassan II, les coupures étaient fréquentes. Parfois même c'était l'eau courante qu'ils coupaient et personne ne pouvait protester. Toi, tu n'as pas connu cela. Tu étais trop jeune. Je te signale que la dernière coupure remonte à plus de neuf mois. Une éternité ou un exploit ?! C'est ce qu'il faut se dire. Le pays progresse fils, certes lentement, mais il avance...

Lorsque Fouad trouve la page sport du quotidien, son visage s'égayé. Hier le Wydad a gagné; une victoire sans appel comme l'atteste le score de trois à zéro. Certains se contentent de pas grand-chose pour se sentir heureux.

Un adolescent, âgé de quatorze ans tout au plus, fait son entrée dans le café. C'est un cireur en quête de clients souhaitant faire briller leurs chaussures. Bien que chaussé de baskets, Fouad l'interpelle :

_ As-tu des cigarettes ?
_ Malboro, Winston ou Pal Mal ?
_ Deux Winston !

Le prix prohibitif du paquet oblige Fouad à acheter ses cigarettes au détail. Il en allume une, met l'autre dans sa poche, aspire une bouffée et reprend la lecture de son journal. La matinée s'écoule ainsi. Saïd le serveur allume le téléviseur installé en hauteur dans un coin du café.

_ Mets Al Jaziraa, lui dit son patron. Saïd s'exécute. Tous les clients cessent de parler. Dans le café seule la voix du présentateur de la chaîne qatarie résonne. Les informations commencent et le décompte des morts démarre. Un nouvel attentat à Bagdad a fait vingt-quatre victimes, que des civils irakiens. Un vieil homme assis au fond de la salle soupire :

_ *La hawla wa la kouatta y la bi'Allah !* Aucune issue, aucune force hormis celle d'Allah !
_ Saïd, augmente le son, on n'entend rien, lance un client. Le silence revient. Le journaliste annonce que les insurgés irakiens ont tué quatre soldats américains au cours d'une embuscade.

_ *Allah ou akbar !* Allah est le plus grand ! Nous vaincrons ! Dehors les Américains ! L'Irak aux Irakiens et aux musulmans ! scandent en chœur les clients, tous, les yeux rivés sur le petit écran.. Le café s'est transformé en une salle de spectacle ; un spectacle morbide où l'on applaudit et se réjouit de la mort d'autrui. Les commentaires fusent. Au milieu du brouhaha, Fouad entend la sonnerie de son téléphone portable.

«_ Allô !

_ Fouad, tu n'oublies pas d'aller chercher Yanis et Asmaa à la sortie de l'école.



« Savoir lire et écrire rend libre. »

- _ *La Yma* ! Non mère ! Je n'oublierai pas.
- _ Tu achèteras quatre baguettes. Je n'ai pas eu le temps de faire cuire le pain ce matin.
- _ D'accord *Yma* ! »

Fouad se lève, règle son café et s'en va chercher son petit frère et sa petite soeur. La matinée est finie. Reviendra-t-il demain ? En sortant de l'établissement, Fouad jette un coup d'oeil à l'enseigne toute délabrée du café.

- _ *Al Amal* ?! L'espoir ?! Pff ! Non, cet endroit devrait s'appeler le mouroir. Le mouroir de mes espoirs !